

Annexe N°3

Préface
de
José Morais

Préface

Il y a environ trois mille ans, l'humanité eut une intuition exceptionnelle. Elle a commencé à utiliser des signes graphiques, que nous appelons aujourd'hui des graphèmes, pour représenter des phonèmes.

Nous ne savons pas comment cela s'est produit en termes de changement cognitif. Sans doute des représentations qui présentent une certaine analogie avec notre notion de phonème interviennent-elles dans nos processus inconscients et automatiques de perception et production de la parole ; mais il est peu vraisemblable que les inventeurs des premiers alphabets en aient pris conscience, car nous-mêmes n'en avons pas.

Le fait, cependant, est là : à l'aide d'une trentaine de caractères, dans quelques cas en combinant certains, nous représentons par écrit la structure phonémique de la langue. Cela nous permet d'attribuer une prononciation à des mots inconnus (ce que doivent faire les enfants, mais que font régulièrement aussi, parmi les adultes, ceux qui sont les plus assoiffés de nouvelles connaissances) et d'écrire tout mot que nous n'aurions jamais vu écrit.

La connaissance du code orthographique de la langue, fondée, de manière plus ou moins transparente, sur les correspondances graphème-phonème, et la maîtrise atteinte dans son utilisation, nous permettent donc d'être des lecteurs et des scripteurs autonomes et génératifs.

Pour y arriver, le chemin est long. L'intuition géniale de nos ancêtres reste à découvrir par chaque enfant. Le phonème ne semble pas - et n'est pas - chose évidente, pour une raison toute simple, c'est qu'il n'est pas isolable physiquement. Le phonème n'est pas un son, et par conséquent il ne peut pas être perçu par notre système auditif. Nous, qui sommes lecteurs, et pour autant que nous le soyons dans le système alphabétique, n'avons que l'illusion de le percevoir.

L'enfant doit donc saisir cette réalité abstraite qu'est le phonème, parvenir à se le représenter mentalement, et cela n'est généralement pas à sa portée si on ne le guide pas et ne l'aide pas de manière appropriée. Naturellement, cela ne sert à rien de lui dire ce qu'est un phonème ou que les lettres représentent des phonèmes. Ce ne sera même pas suffisant (insuffisant ne veut pas dire nécessairement inutile ou nocif) d'essayer de lui dire que la lettre « p » fait « p... », car « p... » est pour lui un son (« pe ») et un son plus un autre son (par exemple « a ») font deux sons (« pe-a ») et pas un seul (« pa »). Que « pe » plus « a » fasse « pa », il n'y a que nous pour trouver cela évident...

Notre sentiment d'évidence se heurte à l'incompréhension manifestée par l'enfant. Le risque est que nous l'abandonnions à son incompréhension. Si chaque acte individuel de découverte à la fois du phonème et du principe alphabétique n'exigeait pas un effort partagé et conjugué, celui de l'enfant et celui du maître, il n'y aurait pas eu, dans l'histoire de l'enseignement de la lecture, ce paradoxe extraordinaire qui consiste à vouloir faire apprendre un code à un enfant en lui cachant la clé de ce code.

Il n'y a sans doute pas que l'effort de la découverte qui rebute ceux qui tombent dans ce paradoxe. Il y a, en outre, deux méprises : d'une part, quant à la nature de la langue écrite - comme si elle était un nouveau langage et pas une représentation de la langue parlée ; d'autre part, quant à la relation « moyens - fin » dans la lecture. Cette dernière méprise consiste à croire que l'on peut comprendre le sens d'un mot sans passer par un processus mental, inconscient et automatisé chez l'expert, mais conscient et contrôlé chez le débutant, qui permet d'aboutir à la reconnaissance de la forme du mot et de là à sa signification.

La poursuite du but de la compréhension semble avoir conduit certains éducateurs à une idéologie de « tyrannie du sens » : seules les activités significatives conviendraient à l'enfant. C'est oublier que l'enfant aime les jeux formels, et spontanément se met à manipuler la langue et à en retirer des effets insolites.

Ainsi, le refus de ces éducateurs de faire découvrir à l'enfant le principe alphabétique, et de lui expliciter les correspondances et les règles du code, s'exprime de la manière suivante : il ne faut pas lui imposer des exercices fastidieux et pénibles, qui le dévient du but de la lecture.

Ce refus a trouvé, à travers ces deux derniers siècles, un terrain d'argumentation favorable dans beaucoup d'approches « alphabétiques » de la lecture qui étaient techniquement mal formulées et qui - c'est cela le plus critique - étaient au moins partiellement fondées, elles aussi, sur une incompréhension du principe alphabétique et de la nature du phonème. Elles partaient de l'idée que le phonème n'est pas à découvrir - il est là puisqu'on l'entend -, et que, dans l'enseignement de la lecture, on peut donc l'utiliser comme un son.

Les méthodes phoniques ne partagent pas ce présupposé. Il est préférable d'utiliser en l'occurrence le pluriel plutôt que le singulier « la méthode », car elles se distinguent entre elles par le type d'indices utilisés pour faire découvrir à l'enfant la forme phonémique de description de la parole. Certaines méthodes utilisent davantage des indices sonores présents dans la tentative de prononciation isolée du phonème, d'autres des indices articulatoires, d'autres encore une combinaison des deux types d'indices,

d'autres enfin proposent une démarche faisant un plus grand appel à l'abstraction dans la comparaison de ressemblances et de différences entre syllabes parlées et écrites.

Il n'y a pas suffisamment de données empiriques pour juger de l'efficacité respective de ces approches. En outre, leur efficacité dépend probablement, à un degré élevé, de variables liées au maître (son habileté à l'utiliser) et à l'élève (sa plus ou moins grande sensibilité aux différents indices).

La méthode de lecture « La planète des alphas », élaborée par Claude Huguenin et Olivier Dubois, est un exemple de méthode phonique qui utilise à la fois des indices acoustiques et articulatoires. Elle le fait dans un cadre dynamique (les mouvements de personnages, qui eux-mêmes ont des formes cohérentes avec les formes des lettres qu'elles sont censées représenter). La convergence des indices est donc un élément puissant dans cette approche.

La caractéristique la plus frappante de cette méthode est qu'elle apporte un démenti des plus cinglants à l'idée selon laquelle on ne peut enfanter la découverte du principe alphabétique et l'apprentissage explicite du code graphophonologique que dans la douleur. La relation entre graphème et phonème y est dévoilée dans le cadre d'une superbe histoire, drôle, vivante, captivante. L'approche éminemment ludique de « La Planète des Alphas » démontre, si besoin en était, que l'ennui n'est pas une propriété inhérente aux méthodes phoniques.

Bruxelles, le 28 mars 2006,

José Morais

Professeur à l'Université Libre de Bruxelles